

Petite déambulation aragonienne

en quelques stations et sans calvaire

La première fois que j'ai vu Louis Aragon, il passait sur la corniche du Mourillon tard le soir, c'était un personnage de film italien, il y avait un côté napolitain, *commendatore*, en lui, une grande théâtralité. Il était seul, arborait un large sourire perdu vers la mer – *le bordel amer au bord de la mer* –, ainsi appelait-il la partie de la plage qui collait au Cap Brun. Il jouait avec une liasse de billets de banque comme on le fait avec des cartes de hasard. Aussi bien il m'évoquait le roi Lear, il avait quelque chose d'égaré et de bouffon aussitôt défaussé par la malice coupante et l'intelligence du regard. Je ne l'ai pas abordé ce soir-là, le laissant au cœur de sa rêverie.

De multiples fois j'allais le croiser dans Toulon, attablé au Café Chantilly de la place Puget, dans la brasserie envahie de miroirs du *Guillaume Tell* là où l'espace autrefois occupé par des lambris et du cuir rouge est aujourd'hui pollué par le *Quick*. D'une certaine manière cela dit tout d'où nous en sommes arrivés, relisez Guy Debord, les situationnistes avaient raison sur tout, Aragon l'était à sa façon qui a parlé aux étudiants en 1968 et s'est fait copieusement insulter devant la Sorbonne. Aragon est mort dans sa famille communiste avec laquelle (je parle du PCF bien sûr) il entretenait des rapports caractériels (ou bien était-ce un pari à long terme sur la Raison) mais je me dis aujourd'hui pensant à lui que cela a une autre gueule que le virage néo-libéral de Daniel Cohn-Bendit et, des deux, avec le recul, Louis m'apparaît comme celui qui n'a pas trahi sa jeunesse. En 1968 les étudiants en lettres n'étudiaient pas le surréalisme sinon ils auraient su que le vieil homme qui leur ouvrait son journal *Les Lettres françaises* avait été le plus anarchiste des surréalistes ainsi que celui qui offrirait plus tard la Joconde moustachue de Marcel Duchamp à un Georges Marchais interloqué, le titre de l'œuvre étant LHOOQ. Mais je m'égare, je marche, je tangué, je déambule dans mes phrases à la manière aragonienne, tant c'est peu de dire que la démarche de Louis était un spectacle : déséquilibré d'une jambe l'autre, il roulait des épaules en rythme impair et boiteux, comme Lord Byron ivre ou un vieux galion égaré dans la rade des désirs. S'il y a une chose que je tiens à dire sur Louis, c'est que sans cesse il a brûlé tous ses vaisseaux, comme Rimbaud si vous voulez ou Diderot ou Stendhal. L'Aragon des années 60-70 était célèbre, il passait à la télé, Ferré, Ferrat, Isabelle Aubret chantaient ses chansons dans ce que l'on appellerait aujourd'hui des *prime-time*. Je me souviendrai toujours de Michel, le délicieux serveur du défunt restaurant *La Véranda* (les mêmes patrons tiennent aujourd'hui le *Bistrot des Remparts* et la chère y est aussi bonne) sa stupéfaction à avoir pour client la Star Aragon, il était tellement stupéfait qu'il a laissé se vider une bouteille entière de champagne sur le costume Saint-Laurent du vieux poète. Et Louis partit d'un rire fou fou fou. *Jeune homme, maintenant que vous avez fini de vider votre bouteille, vous pourriez peut-être aller en chercher une autre*. Michel s'en souvient encore et aussi

et surtout de la bonté, de l'indulgence de Louis. C'était aussi cela le Parti Communiste, j'y ai connu nombre de gens remarquables et désintéressés.

Aragon, à la manière méridionale, appelait *petits* tous ceux qui l'entouraient. C'est que son vrai nom était Louis Toucas-Massillon. Toucas comme Solliès-Toucas qui était le pays de sa grand-mère maternelle et Massillon comme l'évêque d'Hyères qui y a sa statue. Sa mère était toulonnaise, elle s'appelait Marguerite Toucas-Massillon. Puis elle s'en alla vivre à Paris où elle tomba enceinte du préfet Louis Andrieux qui se vantait d'avoir réprimé la Commune. Il avait appelé son bâtard Aragon par dérision parce que sa bonniche d'alors qu'il baisait comme Hugo le faisait des siennes était une Espagnole aragonaise. Je n'oublierai jamais ce sourire radieux d'Aragon à Toulon : « Ici, petit, c'est le pays de ma mère ». Louis fréquentait aussi le *Boulou*, un restaurant de Besagne, l'ancien quartier ouvrier rasé par le centre Mayol, tenu par des chevelus artistes hippies et libertaires. Feuilletant les revues de mode j'ai l'impression d'être revenu à ces années-là. Aragon fréquentait une boîte de Toulon, à Claret, le Pussy Cat, l'ancien *Bijoux-Parfums* sur le boulevard de Strasbourg, la brasserie *la Réale* sur le port, sans doute par juvénile provocation. Il récitait une comptine : « Toulon Toulon ton port ne sent pas bon ». Les gens le reconnaissaient mais ne le dérangent pas. Je l'ai vu aussi dans un café à miroirs en bas de la rue d'Alger, c'était un homme des cafés comme il l'avait lui-même écrit. Et puis bien sûr, avant tout, le repaire de pirate de ses étés toulonnais était la Résidence du Cap Brun où il hantait la chambre 15, la seule qui ait vue sur l'entrée et sur la mer. Si vous voulez sentir, comprendre, l'Aragon de ces années-là, allez vous promener à la Résidence entre chien et loup quand la lumière y est orange et que l'espace d'un instant on pourrait se croire en Sicile ou en Grèce. Allez y voir. C'est un lieu culte dans la mémoire culturelle toulonnaise, De Gaulle, Churchill y ont logé. Oui c'était le repaire d'Aragon, il y organisait des soirées costumées. J'ai toujours trouvé qu'Aragon avait un côté Musset, le Musset d'*On ne badine pas*, etc. Il s'amusait à arborer son dentier en le faisant claquer, pour horrifier une ambassadrice qui l'excédait et qui l'appelait « maître ».

L'an 76, juillet, ma cousine s'est mariée à la Résidence du Cap Brun, j'y étais et Louis était sapé comme un milord. Il y avait des rires d'enfant, des ploufs de piscine et cette beauté sauvage de l'alcool qui empourpre les joues et délie les langues et les corps. J'étais époustoufflé, c'était comme si j'avais contemplé Homère, Cervantès ou Shakespeare. Des gens lui parlaient, cet Homère avait l'air gentil et accessible. Ce ne sont pas bien sûr des pensées de midinette – bien que je sois parfois sentimental jusqu'à l'imbécillité. Non, en 1974, j'avais dévoré *Théâtre/Roman* dans des salles désertes du lycée Bonaparte et je peux dire que je suis né à la langue à 16 ans, la langue en tant qu'œuvre d'art, la langue d'un écrivain. Ainsi j'avais TOUT LU réellement de cet Aragon qui était là près de la balustrade sous les bougainvillées en costume de lin blanc chapeauté comme un prince de tragicomédie. Aragon m'a donné ma dignité d'homme. J'ai appris à vivre dans ses livres. Je dois vous dire que mon père apprit à lire à 22 ou 23 ans, cette dignité de la langue d'art je ne l'invoque donc pas à la légère. Bien sûr je serais écrivain comme cet Aragon. Ridicule de cet âge-là. Quoique, si l'on ne croit pas à 16 ans que l'on sera publié chez Gallimard, à quoi bon écrire ? Aragon au mariage de Chantal, c'était aussi beau que du Fellini, ainsi que le serait plus tard le spectacle des éléphants du cirque Bouglione prenant leur bain au Mourillon sous les yeux du vieux Louis. Toulon est

une ville méconnue qui a sa mémoire secrète et excentrique. Cocteau et Colette l'aimèrent et Picasso y prenait des bains de mer. Je n'osais aborder Louis pourtant j'avais apporté *Henri Matisse, roman* que je rêvais de faire dédicacer. J'étais timide je crois en ce temps-là.

Aragon fréquentait assidûment les spectacles de théâtre de Chateaufallon mis en scène par Bruno Sermonne et Jean Gillibert. C'était quelque chose. Je me souviens de *La vie est un songe* de Calderón et d'une soirée Eschyle avec Maria Casarès. C'est ce soir-là que j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai bu cul sec un double whisky et je suis allé trouver Louis. Qui fut la bienveillance même. Je repartis avec un livre d'Antoine Vitez *Que la tragédie c'est l'histoire des larmes* dédicacé par Aragon qui m'avait invité à venir le voir à la Résidence.

Oui j'aimais cet homme qui pensait que le luxe n'était pas réservé à une élite, Aragon qui fut comme Antoine Vitez élitaire pour tous. Cette posture-là est celle d'un philosophe comme Michel Onfray aujourd'hui. Louis Aragon était un homme du tradéridéra, ce n'était pas un chanfre du nihilisme. Contre une certaine culture très branchée du doute et le professorat du désespoir négocié comme gagne-pain, j'aime à penser à cet homme qui aurait dû jouer dans un film de Pedro Almodovar. Ma mère aimait Edith Piaf et les poèmes d'Aragon. Elitiste pour tous oui. Cela fait défaut oui quand un Premier Ministre de la France vante les mérites de la positive attitude qui est celle de l'amour du fric. La seule chose sans doute, et j'y tiens, que François Mitterrand et Louis Aragon avaient en commun, c'est qu'ils méprisaient tous les deux l'argent. A la fin de sa vie les livres d'Aragon ne se vendaient guère. Trop de broque, trop de mélo, trop de chair, trop de lyrique. Louis écrivait ample comme Orson Welles filmait. Duras avait amené la mode du sujet/verbe/complément (j'aime Duras). Plus d'une fois ce furent les éditions Gallimard qui réglèrent la note. C'est que Louis était le seul écrivain NRF à être resté fidèle à l'épouse répudiée de Gaston Gallimard, on ne se bousculait guère chez le petit Antoine Gallimard qui ne l'oublia jamais. Il faut savoir être fidèle à ses rêves jusque dans leurs aberrations de chimères.

Me revient un souvenir des années Arreckx et quelque chose que je tiens à dire : tous les progressistes de ce temps-là savaient que sous le paternalisme bon enfant du parrain de Toulon régnait une mafia qui n'avait rien à envier à celle de Sicile. Lisons et relisons Leonardo Sciascia. Toulon ressemble à Athènes et Palerme, je veux dire par là que c'est une grande ville populaire et bariolée et que c'est aussi pour ces raisons controversées du *sol y sombra* que je l'aime. D'une certaine manière c'est moins hypocrite. On identifie l'ennemi. Ça fait gagner du temps, on grandit plus vite. Aragon était dans ce théâtre écrasé de soleil comme Pirandello chez lui : un et multiple. Il y avait du Cassavetes en lui et ce n'est pas si courant un livre ou un film qui passe dans la grâce du rire aux larmes pour que l'on affecte d'y faire la fine bouche. Le Toulon d'Aragon était un théâtre de sel et de vent, de désir et de feu, où la démesure et la fougue tenaient lieu de livret d'Opéra. Bien sûr qu'il y avait une Folie-Aragon. Je me souviens d'un moment culte : la lecture par Louis Aragon du livre de Jean Ristat, *Lord B*, livre qui parle en grande partie d'Aragon. Tout le gratin politico-mondain de l'époque était là. J'ai longtemps eu l'affiche, très belle, bleue et blanche, couleurs matisiennes et grecques, aussi bien que les couleurs du calcaire du ciel et de la mer. C'était Marcelle De March qui

s'occupait de la librairie de la Renaissance qui me l'avait offerte. Aragon fréquentait cette librairie et je l'y ai vu, riant et devisant. Mais le vent me tourne la tête et les cheveux et je perds le fil. Retour à *Lord B* – on dit Lord Bi – donc de Jean Ristat lu par Louis Aragon au milieu des ors et boiseries du Foyer de l'Opéra de Toulon, le foyer Campra. Tout le gratin politique était là, le maire de Toulon, la droite et les notables du parti communiste. Le vieux poète en costume blanc commença à lire des passages du livre de Jean, *Lord B*. Le vieux dandy rouge se mit à déclamer le texte avec un accent anglais de parodie, plus emphatique que celui de Jane Birkin mais en même temps c'était un peu cela. C'était génial, sophistiqué et ubuesque. Fellinien en quelque sorte. Les gens, y compris la plupart des communistes, étaient éberlués, certains gros bras de la CGT scandalisés. Je me souviens de cette phrase d'anthologie d'un militant : « si le parti devient un parti d'homos maintenant, où on va ! ». Enfin il n'avait pas dit homo vous vous en doutez. C'est qu'en ce temps-là l'homosexualité était considérée comme une maladie mentale par la défunte constitution de l'URSS. C'étaient les temps où Jean Ristat répondait par ce slogan rimbaldien : *camarade ne mets pas l'amour en prison*. Il n'est un secret pour personne qu'après la mort d'Elsa, Louis appréciait aussi la compagnie des garçons. L'amour est l'amour mais je tiens à dire cela parce qu'il n'y a pas si longtemps, lors d'un spectacle intitulé *Aragon's rock*, j'ai lu des poèmes érotiques d'Aragon et évoqué son amour des garçons et une grosse partie de l'assistance s'est levée, scandalisée, dans ce pays où le retour du puritanisme flambe à tout va. Aragon lisait, donc, avec cet accent anglais merveilleux, lui qui avait traduit l'intraduisible *Chasse au snark* de Lewis Carroll avec l'aide de Nancy Cunard dans sa jeunesse. C'était sublime et extravagant, excentrique et drôle. Je crois que la lecture a duré trois heures, Louis s'était posté en travers de la porte et les politiques étaient pris au piège. On n'a pas assez parlé de l'humour aragonien. Cette italianité de son humour. Il est étonnant que l'on n'ait jamais comparé Louis Aragon à Pier Paolo Pasolini et voilà que c'est fait.

Le vieux poète goûtait fort les auto-tamponneuses du Pradet fidèle à cette tradition foraine qui de Watteau à Rimbaud en passant par Charles Cros et Apollinaire rejoint aujourd'hui Sophie Calle et Annette Messagier. Federico Zeri disait qu'il fallait se passer de toutes les bourgeoisies pour ne garder que l'aristocratie et le peuple. Louis Aragon à Toulon tous ces étés de 1970 à 1982 c'était les trois mousquetaires sous le Faron mais aussi bien Restif de la Bretonne et Vivant Denon. Tiens sur les pentes du Faron vivait un peintre en ces seventies qui s'appelait Charles-Louis La Salle et qui peignait des anges beaux comme les films de Cocteau. Il était inconnu et Louis Aragon lui offrit pas moins que la Vieille Charité à Marseille. Qui ferait cela aujourd'hui où les jeux de l'Art sont avant et plus que tout un placement en bourse.

Retour et fin du voyage avec la Résidence du Cap Brun et un hommage que je tiens à rendre à Jean Ristat. J'avais pris la manie de louer l'été la chambre 15, celle d'Aragon, sans doute pour sentir le fantôme de Louis m'y chatouiller les pieds. Jean Ristat était là. Nous avons fait connaissance lors d'une fête du parti. Peu à peu la confiance s'installa entre nous et Jean me permit de réaliser un rêve d'enfant : écrire dans *Les Lettres françaises*, le journal d'Aragon, qu'il relançait alors. J'y reçus ma seule leçon de littérature entrecoupée de fous rires et arrosée d'un excellent whisky, le whisky secret caché derrière une plante à l'entrée du hall. J'ai envie de citer cette phrase d'Aragon : *Ce fut au bout du*

compte un merveilleux printemps. Louis Aragon avait légué à Jean Ristat une bague ayant appartenu à Lord Byron. Je me souviens avec une forte émotion de ces soirées très douces sous la lune ronde du Cap Brun à dévorer du caviar rapporté par des pontes de la CGT retour de croisière sur un bateau soviétique, à déguster les poissons de la Méditerranée, la cuisine alors remarquable était assurée par l'école hôtelière. Me frappait cette chose : Jean n'évoquait Louis qu'au présent. *Louis dit Louis pense Louis parle.* Et cela c'était toute la poésie. Beaucoup plus tard, n'arrivant pas à écrire un livre sur ma mère qui venait de mourir, je finis par comprendre ce qui bloquait. Je parlais d'elle à l'imparfait. Je réécrivis les premières phrases au présent et le livre se mit à nager avec aisance, aussi frétilant et souple qu'une dorade rosée. La leçon de la mémoire, voilà ce que m'a appris Aragon. Je ne peux pas mourir, celui qui meurt oublie, disait-il. Merci Jean pour cette leçon du présent. Sans la lecture de Louis Aragon, ma vie aurait été différente. On est d'une ville avant d'être d'un pays et le fait que Louis Aragon ait élu Toulon enchanté ma jeunesse, influença ma vie intellectuelle et un enfant des rues et du lumpen-prolétariat qui s'exprime à l'Université c'est, sans doute et avant tout, cela la leçon aragonienne, ne pas confondre le peuple et la populace. Tous les garçons de café et de restaurant qui ont servi Louis Aragon parlaient de lui avec une émotion non-feinte, Louis respectait ce qu'un amateur de la brillante intellectuelle Lorie appela la France d'en bas. Pour Louis et pour Casanova, le Peuple et Venise n'étaient pas d'en bas, mais d'en haut.

Dans cette chambre 15 de la Résidence du Cap Brun, Louis écrivit dans une langue éblouissante de modernité *Théâtre/Roman* et *L'essai Max Ernst*. Pour *Théâtre/Roman* Louis avait inventé de battre les chapitres comme on bat les cartes à jouer et ainsi à chaque nouvelle battue l'ordre des chapitres et le sens du livre étaient différents. Nous voilà loin des pondérations annuelles de bouquins, des livres de présentateurs télé et chanteurs. Cette haute aventure intellectuelle cela se passait à Toulon dans la première moitié des années 70 et il n'y a aucune rue qui porte le nom d'Aragon dans sa ville d'adoption. La passion du Toulonnais est dans l'auto-dénigrement ou l'exaltation pétainiste d'un provençalisme rassis comme dans ce récent numéro de *L'Express* qui étalait en Une les *grandes familles toulonnaises*. Tout cela fait assez 3^{ème} République et père d'Aragon. A quand un numéro du *Nouvel Obs* ou du *Point* sur le Toulon d'Aragon ? Lisbonne a témoigné plus de reconnaissance à Pessoa et le grand journaliste Victor Gelù a sa statue à Marseille. Une statue d'Aragon sur le parvis du port à côté de l'amiral de Cuverville aurait pourtant fière allure et voilà qui serait aragonien en diable. Parlant d'Aragon c'est le peuple de Toulon que je chante, les revendeurs du Cours Lafayette qui hiver comme été ne se départent jamais d'un humour caustique et coupant.

Je me rends compte tout à coup que parlant de Louis à Toulon je dessine la cartographie d'une ville fantôme avec des lieux qui n'existent plus. Ce Toulon d'il y a 30 ans est enclos dans ces mots et la forme de cette ville de mots et de souvenirs dessine le visage de Louis Aragon qui nous tire son chapeau comme dans les tableaux de Jean Hélion que j'aime tant.

Michel Costagutto